

FD III 285

9(498)

N. IORGA

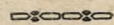
Docteur „honoris causa“ de l'Université d'Oxford,  
Ancien président du Conseil.



SECONDE  
RÉPONSE

AU

COMTE BETHLEN



950792

BUCAREST 1933





93(498)

N. IORGA

F. 011285

E-72

Docteur „honoris causa“ de l'Université d'Oxford,  
Ancien président du Conseil.



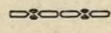
94(493)

SECONDE  
RÉPONSE

AU

COMTE BETHLEN

Seconde réponse au comte Bethlen



bifala

BUCAREST 1933

OTECA MUNICIPAL TURDA  
Nr. 1564

950792





## Seconde réponse au comte Bethlen

Cherchant à trouver dans ses conférences de Cambridge que les Roumains n'ont en Transylvanie qu'un droit de simple majorité réelle à côté des autres droits nationaux existant dans la province qui devait être transformée dans une espèce de Suisse fédérale, le comte Bethlen a oublié un argument qu'il aurait pu invoquer avec un certain succès devant un auditoire ne connaissant pas même les éléments de ce qui heureusement n'est plus —

et ne — il aurait pu faire remarquer que la Transylvanie n'a pas été seulement une province de l'ancien royaume de Hongrie mais plus que cela, le refuge de la vie nationale hongroise pendant tout un siècle et demi, entre la catastrophe de Mohacs, avec la mort du dernier roi apostolique médiéval dont le Habsbourg est resté le père seul, et la conquête par ces despotes autrichiens de l'héritage des princes magyars transylvains.

Avant de montrer combien superficielle a été la connaissance de ces derniers, rappelons que les anciens rois de Hongrie, de souche arpadienne, ont traversé les chaînes des Carpathes de Transylvanie par une lente poussée et pas par un acte de conquête venant du Nord-est.

Seconde réponse au comte Bethlen



Cherchant à „prouver“, dans ses conférences de Cambridge, que les Roumains n'ont en Transylvanie qu'un droit de simple majorité actuelle à côté des autres droits nationaux existant dans la province qui devrait être transformée dans une espèce de Suisse multinationale, le comte Bethlen a oublié un argument, qu'il aurait pu invoquer avec un certain succès devant un auditoire ne connaissant pas même les éléments de ce qui heureusement n'est plus — et ne pourra plus être — „la question transylvaine“.

Il aurait pu faire remarquer que la Transylvanie n'a pas été seulement une province de l'ancien royaume de Hongrie, mais, plus que cela, le refuge de la vie nationale hongroise pendant tout un siècle et demie, entre la catastrophe de Mohács, avec la mort du dernier roi „apostolique“ médiéval, dont les Habsbourg ont recueilli le titre seul, et la conquête par ces Impériaux autrichiens de l'héritage des princes magyars transylvains.

Avant de montrer combien superficielle a été la domination de ces derniers, rappelons que les anciens rois de Hongrie, de souche arpadienne, ont traversé les défilés des Carpathes de Transylvanie, par une lente poussée, et pas par un acte de conquête, *seulement au XII-e siècle.*

I.

Avant cette époque il y avait dans cette région une organisation des anciens habitants, Roumains et quelques Slaves depuis longtemps roumanisés, ayant à leur tête un duc, d'après l'ancienne tradition carolingienne de la vieille „marche“ franque, un voévode. Or, les Hongrois, qui eux-mêmes avaient intitulé de la même façon leur chef avant que le Pape eût accordé à Vajk-Étienne la couronne, à mission de croisade, de la royauté apostolique, ont conservé cette forme voévodale, la seule entre les limites de leur État, et le voévode a eu pendant longtemps tous les droits, de jugement, d'établissement des impôts, qui tiennent à l'autorité plénière d'un prince indépendant.

Un sentiment nettement séparatiste n'a jamais disparu de cette Transylvanie dont les habitants privilégiés et les autres – c'est-à-dire la grande masse roumaine – vivaient d'après leurs anciennes coutumes, non influencées par l'État auquel on s'était réuni sans avoir abdiqué à un long passé de vie toute particulière. Lorsque la race d'Arpad finit, tandis que les Hongrois se rallièrent à Charles-Robert de Naples, le premier Angevin, les Saxons de Transylvanie soutinrent le candidat bavarois, qui, du reste, trouva un allié au-delà des Carpathes dans le prince roumain résidant encore dans la montagne.



Contre le nouveau roi il y eut ensuite une grande révolte, qui put à peine être apaisée.

Cette attitude fut reprise sous le roi Matthias Corvin. De nouveau les villes saxonnes se soulevèrent, et il fallut les soumettre par la force. La révolte fut soutenue, cette fois, par le prince de Moldavie, Étienne-le-Grand, une des figures qui, surtout pour la défense contre les Turcs, dominent tout ce quinzième siècle. Matthias, vainqueur, essaya de l'en punir, mais la surprise heureuse de son armée déjà presque débandée le contraignit à quitter en fuyard ce pays roumain envahi.

Mais bientôt celui qui rêvait de l'Empire et qui devait mourir à Vienne abandonna à ce guerrier infatigable le soin, plein de risques et de périls, de garder le Danube contre l'Islam. Ce que jadis avait rempli jusqu'à la fin de ses jours le père du roi Mathias, Jean Hunyadi, fut maintenant la mission d'Étienne. Nous conservons la lettre par laquelle une des villes saxonnes le reconnaît comme son vrai et seul défenseur. Et dans l'armée qui vainquit les Turcs en 1475 sur la terre moldave il y avait aussi des Szekler qui obéissaient au prince de Moldavie comme à leur maître, par dessus l'autorité d'un roi toujours absent et poursuivant d'autres buts.

A la bataille catastrophale de Mohács, la Transylvanie ne prit aucune part. Son voévode, Jean Zápolya, sera roi, au moins roi de parti, contre les Autrichiens de l'autre roi, Ferdinand de Habsbourg. Mais l'occupation turque le restreignit à la province qu'il avait jusque-là gouvernée, avec ces annexes, les forteresses occidentales, de Timișoara à Orade, qui font partie elles aussi du royaume actuel de Roumanie.

Après lui et après son fils, des nobles transyl-

1564

vains furent voévodes sans ce titre royal, si passer, et parmi les concurrents il y eut aussi un Roumain, de souche noble, Gaspard Bekes; il paraît même que le chancelier des Báthory, Josika, Roumain lui aussi, rêvait de ce chapeau ducal. Au XVII-e siècle le prince Acatius Barcsai était incontestablement de race roumaine.



## II.

Mais tous ces gouvernants d'un pays auquel même l'ancienne royauté n'avait donné aucun monument d'art, sauf l'église d'Alba-Julia et le monastère cistercien de Kertz, oeuvres d'artistes occidentaux, à côté de la magnifique floraison artistique des seuls Saxons et de l'ancien art populaire des Roumains méprisés, n'eurent, de fait, que la simple présidence des corps privilégiés à la façon du moyen-âge.

Pas de capitale, car ils erraient d'un château à l'autre, les Saxons refusant de les accepter, contre le droit, entre les murs de leurs cités. Pas de Cour autour de leur pauvreté. Presque pas de troupe permanente, étant obligés en cas de guerre de recourir à la levée des nobles magyars et au contingent de ces villes germaniques. A peine un maigre Trésor. Aucune vraie création leur appartenant.

A partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'ordre impérial autrichien fut établi, presque impartial entre les différentes nations, tout en s'appuyant sur les Saxons, pour des raisons de race. La tentative des Magyars d'obtenir, en 1848, la réunion à la Hongrie de leur petite patrie transylvaine échoua. Ce fut seulement par l'acte de grâce du dualisme établi en 1867 que cette réunion, abhorrée par les Roumains, difficilement acceptée par les Saxons, eut lieu.

---

La conclusion est facile à tirer: il n'y a eu en Transylvanie de domination directe du royaume de Hongrie qu'entre 1867 et les „occupations“ roumaines de 1916 et de 1918, suivies par l'acte européen du traité de Trianon.



*Lisez :*

**N. Iorga, Histoire des Roumains de  
Transylvanie et de Hongrie, 1915.**

2 volumes.







Imprimerie  
„Datina Românească“  
Vălenii-de-Munte  
(Roumanie)

1 kii